

REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE

MIRI



Indexation



ESJI Eurasian
Scientific
Journal
Index
www.ESJIndex.org



REVUE SEMESTRIELLE / N° 0010 / JUIN 2026

ISSN : 1987-1538

E-mail : revuemiri09@gmail.com

Tel. +237 6 99 56 34 79 / +223 75 35 97 82

Bamako - Mali

PRESENTATION

La Revue Internationale de Philosophie (Miri) est une collection périodique spécialisée du Centre Africain de Recherche et d'Innovations Scientifiques (CARIS) et de ses partenaires dans le but de renforcer et d'innover la recherche en histoire de la philosophie, philosophie de la logique, philosophie du langage, métaphysique, épistémologie, philosophie des sciences, philosophie morale et politique, esthétique, philosophie du droit, histoire des idées, philosophie de l'environnement, théologie et en ontologie.

Les objectifs généraux de la revue portent sur la valorisation de la recherche philosophique à travers le partage des résultats d'avancées scientifiques, l'innovation thématique, et la culture de l'esprit critique.

Son objectif spécifique est de redynamiser la production des thématiques pertinentes sur les réalités sociales africaines, les théories de la connaissance, la philosophie du développement, la philosophie des médias, la crise de l'identité de l'Afrique moderne, la philosophie de l'information et la pensée philosophique africaine.

EQUIPE EDITORIALE

DIRECTEUR DE PUBLICATION

Pr Belko OUOLOGUEM (Mali)

DIRECTEUR ADJOINT

Pr Sékou YALCOUYE (Mali)

COMITE SCIENTIFIQUE ET DE LECTURE

Pr Mahamadé SAVADOGO (Professeur des universités, Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

Pr Yodé Simplicie DION (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan),

Pr Jean Maurice MONNOYER (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

Pr Mounkaïla Abdo Laouli SERKI (Professeur des Universités Abdou Moumouni de Niamey)

Pr Samba DIAKITÉ (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Isabelle BUTERLIN (Professeur des universités Aix-Marseille I, France)

Pr Yao Edmond KOUASSI (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Akissi GBOCHO (Professeur des universités Félix Houphouët-Boigny, Cote d'Ivoire)

Pr Gbotta TAYORO (Professeur des Universités Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan)

Pr Blé Marcel Silvère KOUAHO (Professeur des Universités Alassane Ouattara de Bouaké)

Pr Abdoulaye Mamadou TOURE (Professeur des universités UGLC SONFONIA, Conakry, Guinée)

Pr Jacques NANEMA (Professeur des universités Ouagadougou Joseph Ki Zerbo, Burkina-Faso)

Pr Nacouma Augustin BOMBA (Maitre de conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Ibrahim CAMARA (Maitre de conférences, ENSup, Mali)

Dr Souleymane KEITA (Maitre de Conférences, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

COMITE EDITORIAL

Pr Sigame Boubacar MAIGA (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

Dr Siaka KONÉ (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Ibrahim Amara DIALLO (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Oumar KONÉ (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Amadou BAMBA (Economie, Université des Sciences Sociales et de Gestion de Bamako, Mali)

Dr Eliane KY (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

Dr Samba SIDIBE (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

M. Souleymane COULIBALY (Philosophie, Université Yambo Ouologuem de Bamako, Mali)

REDACTEUR EN CHEF

Dr Mahmoud ABDOU (Philosophie, Ecole Normale Supérieure de Bamako, Mali)

COORDINATRICE

Dr Palaï-Baïpame Gertrude (Histoire, Université de Douala, Cameroun)

COORDINATEUR ADJOINT

M. Fousseyni BAGAYOKO (Informaticien, responsable technique de la Revue)

POLITIQUE EDITORIALE

La revue internationale de Philosophie (MIRI) est une revue qui paraît deux (2) fois l'année et publie des textes qui contribuent au progrès de la connaissance dans tous les domaines de la philosophie et des sciences humaines. Revue MIRI publie des articles de qualité, originaux, de haute portée scientifique et des études critiques.

« Pour qu'un article soit recevable comme publication scientifique, il faut qu'il soit un article de fond, original et comportant : une problématique, une méthodologie, un développement cohérent, des références bibliographiques. » (Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur CAMES)

- ✓ La bibliographie doit être présentée dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs.
- ✓ Classer les ouvrages d'un même auteur par année de parution et selon leur importance si des ouvrages de l'auteur sont parus la même année.
- ✓ Tous les manuscrits soumis à la revue MIRI sont évalués par au moins trois chercheurs, experts dans leurs domaines respectifs.
- ✓ Suite à l'acceptation de son texte, l'auteur-e s'acquitte des frais d'instruction et de publication avant poursuite du reste de la procédure.
- ✓ Un texte ne sera pas publié si, malgré les qualités de fond, il implique un manque de rigueur sémantique et syntaxique.
- ✓ Chaque auteur reçoit son Tiré à part dès la publication du numéro.
- ✓ Les droits de traduction, de publication, de diffusion et de reproduction des textes publiés sont exclusivement réservés à la revue MIRI.
- ✓ Après le processus d'examen, l'éditeur académique prend une décision finale et peut demander une nouvelle évaluation des articles s'il a des présomptions sur la qualité de l'article.

SOMMAIRE

1. Yao Abraham KONAN

Démarches méthodologiques du progrès de la science dans les perspectives de Karl R. POPPER et de Thomas S. KUHN.....1

2. Kouakou Hervé NIAMIEN

Re-penser le paradigme ontologique du couple hétérosexuel en contexte marital contemporain.....13

3. IDI OUNFANA Nassirou, MADDOU Harouna

La révolution : entre condamnation et justification chez Emmanuel KANT et Hannah ARENDT.....28

4. Seydou SOUMANA

Sciences logico-mathématiques et développement des sciences de la nature et des sciences humaines et sociales.....43

5. KONE Seydou, koffi KOUAMÉ

La reddition des comptes des élites politiques : l'échec africain ?.....60

6. Drahamane Elhadji TOURE, Oumarou TOGOLA, Ahmadou MAIGA

La perception des enseignants face à l'absence de motivation des élèves dans les écoles fondamentales du district de Bamako (Rive -Gauche) : Approche Cognitive.....73

7. YAO Akpolê Koffi Daniel

Philosophie et vérité : fondement métaphysique d'un discours.....89

8. Oumar DIARRA

La référence bibliographique comme indicateur de la scientificité de la recherche du savoir savant.....102

9. Oumar DIARRA

De l'intelligence artificielle à la reconquête d'une identité humaine.....113

10. Fatima Doumbia, Dibi Koffi Ulrich

La question du développement en Afrique : une mise en abîme à partir du paradigme social et écologique.....125

11. ACHY Ayenon Georges Yannick, KAMARA Moussa

Le capitalisme et l'environnement.....142

12. TARABA Dieudonné

Existentialisme et transhumanisme : vers une ontologie du sujet modifiable.....153

13. Bledoumou Cédric-Blanchard APPENAN, Atchey Aymar Desjoie MOUA

Du lieu du dialogue au dialogue des lieux : réflexion sur la pensée topique de Fabien Eboussi Boulaga.....167

14. Dieudonné TOUGOUMA

Philosophie analytique et intelligence artificielle : de la formalisation de la rationalité à la pensée computationnelle.....184

15. Souleymane KEITA, Ibrahim Amara DIALLO, Agnès Luopou DORE

Du parricide à l'affirmation de soi : les métamorphoses de Nietzsche.....204

16. Mahmoud ABDOU, Sigame Boubacar MAIGA

Les formes de radicalité (juridique, morale, religieuse) face au défi de la paix : quelles perspectives pour une vie meilleure ?.....217

17. Christophe ONGUENE ONGUENE

Le panafricanisme : jalon pour la construction d'une politique intérieure à l'échelle du continent.....228

18. Mahmoud ABDOU, Sigame Boubacar MAIGA

Respect de l'altérité et de la diversité culturelle comme conditions de la paix chez Sartre.....240

19. Armand Marc BEYENE

La déconstruction du progrès chez Pierre-André Taguieff : entre ambivalence et nécessité.....250

LA DECONSTRUCTION DU PROGRES CHEZ PIERRE-ANDRE TAGUIEFF : ENTRE AMBIVALENCE ET NECESSITE

Armand Marc BEYENE

Université de Douala

Armandmarcb@gmail.com / armandmarc@yahoo.com

Résumé

L'idée de progrès est-elle une idée morte ou tout simplement morne ? Les Penseurs sont des gens qui pensent que ce qui fut pensé ne fut jamais assez pensé. L'utopie du progrès reste à penser compte tenu des controverses qui ne cessent de s'alimenter, non seulement dans les milieux universitaires, mais aussi dans tous les domaines de la vie politique et sociale. Du progrès, comme idée-force, l'on voudrait qu'il soit mort ou vivant selon le côté où l'on se trouve. Dans cet article, nous voudrions faire une herméneutique de la déconstruction de « la religion du progrès » élaborée par Pierre André Taguieff. Il s'agit de démontrer que l'heuristique de la peur, bien qu'éclairante et non pas aveuglante, requiert un bon usage qui relève toujours de l'éthique, c'est-à-dire de la sagesse de l'action par-delà la lâcheté, qui promeut une sorte d'homme sans espoir et qui s'effraie de tout.

Mots-clés : Pierre-André Taguieff, religion du progrès, perfectibilité, prométhéisme moderne, courage.

Abstract

Is the idea of progress a dead or dreary idea ? Thinkers are people who believe that what has been thought has never been thought before. The utopia of progress remains to be considered in light of the controversies that continue to fuel each other, not only in academic circles, but also in all areas of political and social life. Progress, as a driving force, is seen as either dead or alive depending on one's perspective. In this article, we aim to offer a hermeneutic analysis of Pierre-André Taguieff's deconstruction of the religion of progress. The goal is to demonstrate that the heuristic of fear, while illuminating rather than blinding, requires judicious use, which always falls under the purview of ethics – that is, the wisdom of action that transcends the cowardice that fosters a kind of hopeless individual, terrified by everything.

Keywords : Pierre-André Taguieff, religion of progress, perfectibility, modern prometheanism, courage.

Introduction

Le progrès désigne ordinairement une transformation du moins bien vers le mieux. Il s'entend aussi comme un processus d'amélioration ou de perfectionnement, qu'il s'applique à un individu, à un groupe social ou à l'humanité tout entière. Cette notion n'est pourtant pas une invention des modernes. La théologie mystique connaissait déjà l'idée d'un progrès spirituel, entendu comme transfiguration du sujet humain qui, par la mortification, tend à l'union avec le Dieu transcendant. Nicolas le Français dans *La Flèche de feu*, Jeans de la Croix dans *La Nuit obscure* ou *La Vive flamme d'amour* en témoignent. Penser le progrès suppose néanmoins une conception linéaire du temps. Dans un univers régi par la répétition et l'éternel retour, il ne saurait y avoir d'amélioration cumulative. C'est en ce sens que la pensée d'Augustin Augustin, en situant la vie éternelle dans les temps eschatologiques de la parousie, fait obstacle à l'idée moderne de progrès intra-mondain (Stéphane Mosès, 2006, pp. 26-27).

La Modernité opère sur ce point une rupture décisive. Elle inaugure ce que Nietzsche décrit comme « l'amorce d'une chose toute nouvelle dans l'histoire » (Friedrich Nietzsche, 1970, pp. 274-275) : croire au progrès, c'est concevoir le devenir comme téléologiquement orienté et présupposer que toute progression équivaut à une amélioration. Se constitue ainsi ce que Pierre-André Taguieff nomme « la religion du progrès » (Pierre-André Taguieff, 2012). Celle-ci repose sur le postulat d'une humanité marchant unilatéralement vers le mieux, sans qu'il soit permis de relativiser cette marche dans l'histoire. Il convient dès lors de distinguer deux acceptions : le progrès entendu comme amélioration locale de la vie quotidienne, et le Progrès avec une majuscule, conçu comme un absolu, une divinité (Pierre-André Taguieff, 2001, p. 7 ; Pierre-André Taguieff, 2004, p. 90.). Victor Hugo, dans *Les Misérables*, résume bien cette vision : « Le progrès est mode de l'homme. La vie générale s'appelle le Progrès ; le pas collectif du genre humain s'appelle le Progrès. Le progrès marche ; il fait un grand voyage humain et terrestre vers le céleste et le divin. » (Victor Hugo, 1972, p. 291) Le croyant progressiste fonde ainsi sa confiance dans un avenir meilleur sur l'idée que le progrès de l'esprit humain, attesté par celui des sciences, permettra de réaliser sur terre un jardin d'Eden fait de paix, de justice, de concorde et d'harmonie.

Or, comme le souligne Taguieff, cette utopie ne s'est nullement réalisée au cours des derniers siècles. Ce constat produit ses effets : l'anomie, loin de reculer, tend à se généraliser. La mondialisation, avatar contemporain du progrès, ne fait qu'aggraver le malaise dans la civilisation avec la résurgence de l'impérialisme (Pierre-André Taguieff, 2000, p. 9). Confrontés à l'heuristique de la peur qu'engendrent le prométhéisme moderne et ses utopies,

certains penseurs basculent alors dans un pessimisme historique radical. Il devient dès lors impératif de réinterroger le sens même du progrès. À cet effet, comment dans ces conditions Pierre-André critique-t-il le progrès ? Et, en quoi, ces critiques révèlent-elles une ambivalence fondamentale, entre la nécessité de croire au progrès et la lucidité face à ses dérives ? Pour répondre à ces questions, nous suivrons trois moments : 1. Les significations et les usages philosophiques du progrès ; 2. Le conflit des interprétations relatif à la notion de perfectibilité ; 3. Les ambivalences constitutives du progrès.

1. Les significations et les usages philosophiques du progrès

L'idée du progrès est indissociable de la place que la modernité assigne à l'homme. Elle implique de substituer la confiance en l'entendement à une croyance en un Dieu transcendant, maître extérieur du destin humain. Dans cette dynamique, l'avenir cesse d'être une projection imaginaire, à la manière de l'espérance judéo-chrétienne, pour devenir le champ d'une auto-réalisation historique. S'affirme dès lors un anthropocentrisme radical qui fait de l'homme le maître et le législateur de son propre devenir. Les théoriciens du progrès partagent ainsi la conviction que l'humanité tend indéfiniment vers son auto-perfectionnement, l'avenir devant nécessairement coïncider avec la réalisation terrestre d'un nouvel Eden. La puissance du rationnel signifie alors que l'homme se fait dieu, non pas au sens des Olympiens soumis à Zeus, ni au sens du Dieu biblique interdisant à Adam le fruit du discernement – c'est-à-dire l'exercice de la philosophie, comme le souligne Marcien Towa – mais au sens d'une autodivinisation par la raison (Marcien Towa, 1979, pp. 19-20). Taguieff rappelle à juste titre que la notion de progrès relève simultanément du mythe, de la religion séculière et de l'utopie (Pierre-André Taguieff, 2004, p. 20).

Dans la dynamique des *Lumières*, l'impératif est de « penser par soi-même » et d'avoir « le courage de se servir toujours de son entendement » selon la formule kantienne dans *Qu'est-ce que le Lumières* ? Il s'agit pour Kant de célébrer la liberté humaine dans son sens absolu, afin de fonder la régulation sociale en deçà de tout transcendant religieux, qu'il assimile à une éthique du troupeau (pour emprunter le langage de Nietzsche) où, à la tête, se trouve un gourou. Dans l'*Idee d'une Histoire universelle du point de vue cosmopolitique*, cette émancipation trouve son achèvement politique : Kant y défend un cosmopolitisme juridique, c'est-à-dire la création d'une « Société des nations » et d'un « grand organisme politique » susceptibles de garantir des dispositions morales de l'humanité.

Dans *Théorie et pratique*, Kant distingue rigoureusement la philanthropie indûment confondue avec le cosmopolitisme, et pose la question décisive : « Faut-il aimer le genre humain dans son ensemble ? ». Réfutant toute moralité du sentiment, il interroge plutôt la possibilité d'un progrès moral de l'humanité, dont les signes s'attestent à travers le cours pourtant confus de l'histoire. Le cosmopolitisme s'inscrit dans cette marche, vers l'amélioration du genre humain, qui définit l'avenir selon la conception progressiste de l'histoire (Isabelle de Mecquenem, 2013, p. 391 ; Yves Charles et Caroline Guibert Lafaye, 2008, pp. 33-34). Pierre-André Taguieff prend le contre-pied de cette téléologie kantienne par rapport aux promesses des autres *Lumières* :

La grande promesse des *Lumières*, c'était celle du passage à l'autonomie de tous les humains, en tant qu'êtres raisonnables poursuivant des fins communes. La foi dans le progrès indéfini nourrissait une indéfectible confiance en l'avenir et donnait une solide assise à l'espérance d'une amélioration continue de la condition humaine. L'orientation vers l'avenir assurait le réenchantement du monde moderne en cours de désenchantement. (Pierre-André Taguieff, 2000, p. 9)

Dans la dynamique des *Lumières*, l'humanité est pensée comme progressant inéluctablement vers un âge d'or où peines, souffrances et inimitiés n'auraient plus cours dans les interactions sociales. Cette temporalité historique repose sur la conviction que le progrès scientifique doit nécessairement entraîner le progrès morale et politique. La grande utopie, qui la sous-tend, postule que l'humanité marche vers une civilisation unique, vers un même destin commun. Le progrès s'y trouve conçu comme promesse d'égalité et d'unité, d'égalité dans la perfection et le bonheur. Or, Pierre-André Taguieff objecte avec force, qu'au lieu des idéaux annoncés, l'histoire a été marquée par l'*hybris*. Plus précisément, nous assisterions à une désintégration des normes qui règlent la conduite de l'humain (Pierre-André Taguieff, 2000, p. 10). Pour Taguieff, l'idée de progrès n'a aucune teneur scientifique : elle recèle seulement « un sophisme ordinaire », dont Louis Weber en 1913 a donné la formule : « *Post hoc, ergo melius hoc* » (Pierre-André Taguieff, 2004, p.22). Ce qui vient après serait, par le fait même, meilleur. Taguieff souligne le vice logique de la proposition : tout changement n'est ni un perfectionnement ni une amélioration.

Avant d'aboutir à cette critique, Taguieff entreprend d'abord une clarification conceptuelle de la notion de « progrès ». Il distingue deux types d'usages du terme « progrès », selon qu'il est spécifié - « le progrès de... » - ou pris absolument - (« le Progrès »). Dans *Le Sens du progrès*, comme dans *Le Dictionnaire historique et critique du racisme*, Taguieff se réfère à Evandro Agazzi qui a consacré un article à cette question définitionnelle. Pour Agazzi,

le progrès désigne d'abord « une succession de faits qui se déroulent à l'intérieur d'un domaine particulier pour lequel on dispose des critères explicites et précis d'évaluation » (Evandro Agazzi, 2004, p. 47). Cela signifie que le jugement de progrès dépend du sujet évaluateur : c'est lui qui détermine, selon ses critères ce qui relève d'une avancée ou d'une régression. C'est donc la conscience de soi qui confère un sens au changement. Alexandre Kojève avait déjà formulé cette hypothèse dans son commentaire de *La Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel :

Si le terme « progrès » n'a de sens que par rapport à un changement conscient, tout changement conscient est nécessairement un progrès. En effet, étant donné que la conscience-de-soi implique et présuppose la mémoire, on peut dire que tout changement dans le domaine de la Conscience-de-soi signifie une extension de cette dernière. Or, je ne crois pas qu'on puisse définir le progrès autrement qu'en disant qu'il y a progrès allant de A à B, si l'on peut comprendre A à partir de B sans pouvoir comprendre B à partir de A. (Alexandre Kojève, 1947, p. 285.)

Cette approche kojévienne retient l'attention de Taguieff. Pour lui, il est certain que toute conceptualisation du progrès implique une évaluation et engage des jugements de valeur, donc une part irréductible de subjectivité (Pierre-André Taguieff, 2004, p. 24) Il n'y a dès lors pas lieu de s'illusionner ni de s'abandonner à des présuppositions axiologiques qui échapperaient au sujet pensant (Max Weber, 1965, p. 170).

En dehors de cette acception évaluative, à un domaine particulier, le terme « Progrès » employé absolument désigne la croyance de type religieux : il commande l'adhésion à une temporalité théologale ou théologique dont le contenu impose la réalisation future d'un âge d'or (Pierre-André Taguieff, 2004, p.14, p.35). Dans cette perspective, selon Agazzi, le Progrès désigne la croyance que les événements de l'histoire se déroulent selon une ligne unique de perfectionnement croissant. Autrement dit, il serait incongru de postuler l'existence d'un progrès de civilisation ou du Progrès dans l'histoire. Taguieff se méfie d'emblée des philosophes des *Lumières* qui postulent que l'humanité réalisera un nouvel Eden dans le futur. Pour l'auteur de *L'Effacement de l'avenir*, l'histoire ne saurait se concevoir dans l'unilatéralité. Taguieff soutient en effet que la philosophie des *Lumières*, en tant que « rationalisme dogmatique », a conduit le monde à faire l'expérience de « l'heuristique de la peur » (Hans Jonas, 1979), à la suite des événements qui l'ont traumatisé : la colonisation, les deux guerres mondiales, et aujourd'hui dans la mondialisation, la guerre civile de tous contre tous.

En partant de *Chemins qui ne mènent nulle part* de Martin Heidegger, et de son propre vécu, Taguieff nous expose les désillusions engendrées par l'idée de Progrès. La démesure observable dans le monde contemporain alimente le pessimisme de l'auteur quant aux prophéties du prométhéisme moderne. Il n'est plus possible de prétendre que l'humanité

s'achemine vers la réalisation du paradis terrestre. Martin Heidegger fut hanté, par cette question, en se demandant si notre histoire tend vers ce qu'il nomme l'accomplissement métaphysique comme *Machenschaft* (machination/arraisonnement) : « Sommes-nous les rejets d'une Histoire qui, à l'heure présente s'achemine rapidement vers sa fin ? Fin qui laisse finir toutes choses s'abîmer dans la désolation d'un ordre de plus en plus uniforme ? » (Martin Heidegger, 1962, p. 265). Il s'agit pour lui d'interroger sur le destin de l'être à l'époque de la technique planétaire. L'auteur de *Etre et Temps* diagnostique un « oubli de l'être » traversant toute la métaphysique depuis Platon, et en appelle à un retour « aux choses elles-mêmes » par la voie de l'ontologie fondamentale, telle que l'ont fait les présocratiques. Cette inquiétude heideggérienne résonne dans le constat de Raymond Aron : « La formule « qu'espériez-vous donc ? » exprime peut-être, aux yeux de certains, plus encore que le désespoir l'absence d'espoir. » (Raymond Aron, 1969, p. 336)

2. Le conflit des interprétations relatif à la notion de perfectibilité

Depuis Turgot, Condorcet et Saint-Simon, la vision progressiste a intégré la promesse baconienne et cartésienne selon laquelle la science constitue le moyen efficace d'améliorer la condition humaine. Blaise Pascal, dans *Fragment d'un traité du vide*, soutient que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement (Blaise Pascal, 1968, p. 80). Comte salue cette approche dans la 47^e leçon du *Cours de philosophie positive*. Mais, c'est Saint Simon qui en donne la formulation la plus explicite : « L'imagination des poètes a placé l'âge d'or au berceau de l'espèce humaine parmi l'ignorance et la grossièreté des premiers temps ; c'était plutôt l'âge de fer. L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social ; nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour : c'est à nous de leur frayer la route. » (Claude Henri de Rouvroy, Comte Saint-Simon, 1865, pp. 247-248, cité par Pierre-André Taguieff, 2001, p. 76.)

Taguieff estime que c'est cette volonté de puissance, cette hargne d'accroître en puissance et de « devenir comme des dieux », qui a nourri les débats de la modernité. Ces débats se prolongent aujourd'hui, exacerbés dans les dérives de la technoscience et de ses avatars. Le Progrès, devenu « l'opium du peuple », constitue pour Taguieff une religiosité problématique (Pierre-André Taguieff, 2001, p. 11) qu'il convient d'examiner à partir des « aventures » du concept de perfectibilité. C'est à ce niveau que Taguieff montre comment le concept glisse du pédagogique au théologique. En parlant de l'opium du peuple, dans cette néo-religiosité,

Taguieff reprend Marx à rebours. Chez lui, c'est le Progrès qui endort les masses avec la promesse du paradis terrestre. Ce rappel n'est donc en aucun moment une digression.

En effet, le conflit des interprétations naît de l'équivocité du concept de perfectibilité qui, selon Pierre-André Taguieff, est un dialogue des sourds dès qu'il s'agit de questionner la pertinence de l'idée de Progrès. La notion de perfectibilité est employée pour la première fois par Turgot (Schlobach, 1997, p. 908). Cependant la tradition philosophique en attribue la paternité de ce concept à Jean-Jacques Rousseau qui, dans *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, fait preuve d'une prudence épistémique remarquable. Sans pour autant parler de perfectionnement, il soutient que la perfectibilité est la faculté distinctive de l'homme, celle qui le sépare des autres espèces.

Selon Rousseau, la perfectibilité est cette « faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu » (Jean-Jacques Rousseau, 1985, p. 142). C'est elle qui permet à l'homme de sortir de l'état primitif. Mais Rousseau adopte une posture ambivalente, car il soutient simultanément la thèse de la corruptibilité dans le progrès. Il ne s'agit pourtant pas de croire que Rousseau prône un retour à l'état de nature, comme le laissent entendre certains exégètes de sa philosophie politique. Le problème rousseauiste, dans la modernité, consiste à démontrer qu'aucun n'est effectif sans décadence. Jacques Starobinski attire notre attention sur ce point en soutenant l'idée que développe la « thèse du progrès-décadence » (cité par Taguieff, 2001, pp. 61-62).

Il existe déjà chez Rousseau une critique du progrès qui, dans *Discours sur les sciences et les arts*, entrevoit la décadence sous-jacente à l'idée de Progrès. Cette thèse irrigue toute la philosophie de Taguieff qui soutient que les adeptes des *Lumières* ont favorisé l'émergence du proto-antiracisme. Dans *La Force du préjugé*, Pierre-André Taguieff critique l'universalisme utopique des rationalistes qui, prétendant lutter contre tous les fanatismes et les préjugés, ont en réalité légitimé de nouveaux préjugés. Taguieff estime que l'hérésie des *Lumières* a consisté à récuser le relativisme axiologico-culturel : « La raison satisfaisante et professorale du rationalisme donneur de leçons est un simple homonyme de la raison inquiète de la pensée anxieuse, celle qui est au principe de la science. » (Pierre-André Taguieff, 1988, pp. 88-89). C'est précisément cette tendance qui a rendu la hiérarchisation des races et la justification de la colonisation de l'Afrique. Selon Pierre-André Taguieff, il convient également de s'arrêter sur une figure comme Condorcet pour mesurer le totalitarisme latent qui sous-tend la religion du Progrès et sa notion de perfectibilité. Taguieff part d'un constat général : *Les Lumières*, qui prétendent se défaire de tous les préjugés, les alimentent à leur insu. Il formule ainsi le postulat

suisant : « L'ennemi de tous les préjugés n'échappe pas au préjugé ethnocentrique, ici, à un eurocentrisme qui alimente son projet normatif. » (Pierre-André Taguieff, 1988, p. 98)

En effet, dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Condorcet célèbre les lois de notre perfectionnement à partir de la formule suivante : « La nature lie, par une chaîne indissoluble, la vérité, le bonheur et la vertu. » (Condorcet, 1970, p. 228) Il y affirme la loi du perfectionnement du genre humain, censée opérer sans discrimination : nous marchons tous, « d'un pas ferme et sûr », sur « la route de la vérité, de la vertu et du bonheur » (*Ibid.*, p. 239). Des progrès scientifiques et techniques observables, il induit que l'humanité tout entière réalise dans l'histoire ses plus nobles idéaux. Dans cette dynamique, « tous les ordres sont supposés liés, du matériel au spirituel, du cognitif au moral » (Pierre-André Taguieff, 2001, p. 67). Chez Condorcet, tous les ordres de progrès sont censés avancer de concert. Il prévaut chez lui un argument de synergie selon lequel « toutes les choses bonnes vont ensemble » (Albert O. Hirschman, 1995, p. 99). C'est sur cette foi que repose l'obligation de croire au progrès. Voulant se défaire de tous les préjugés et mettre un terme aux inégalités entre les peuples, Condorcet mobilise le concept de perfectibilité comme horizon régulateur que l'humanité recherche en permanence.

Condorcet reconnaît que la vie de l'homme est semée d'obstacles. Il en appelle à une auto-transcendance pour éradiquer les préjugés, pour sortir de cette prison qu'est « le fait que les hommes conservent encore les erreurs de leur enfance, celles de leur pays et de leur siècle, longtemps après avoir reconnu toutes les vérités nécessaires pour les détruire » (Condorcet, 1970, p. 87). S'enfermer dans ses préjugés, interdit tout progrès. À ce stade, rien ne semble imputable à Condorcet, qui se démarque, selon Pierre-André Taguieff, des « visions raciales et inégalitaires observables en son temps » (Pierre-André Taguieff, 1988, p. 191). Il s'engage d'ailleurs dans la lutte contre l'esclavage, l'inégalité des sexes et l'inégalité des droits. Toutefois, pour Taguieff, Condorcet ne saurait être canonisé, car il ne parvient pas à sortir du cercle vicieux des interprétations de son époque : celles qui organisent la triade « sauvages, barbares, civilisés » (Pierre-André Taguieff, 2013, pp. 1396-1397). Dans *La force du préjugé*, il écrit :

L'idéologie de l'émancipation comporte néanmoins un point aveugle, constitué par le noyau de ses préjugés propres. L'idéologie n'est pas elle-même exempte des préjugés. Le premier de ses préjugés spécifiques, c'est juger qu'elle seule est dénuée de préjugés, par sa conscience hypercritique de l'empire des préjugés sur les affaires humaines. (Pierre-André Taguieff, 1988, p. 195)

Condorcet est sommé de répondre à la question suivante : « la perfectibilité est-elle également distribuée dans l'espèce humaine ? » Cette question fondamentale, présente dans

l'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, conduit Taguieff à en formuler d'autres : face aux colonies des nations européennes, que faire ? Et surtout du point de vue progressiste, que faire des « nations sauvages » ? Peut-on supposer qu'elles sont toutes capables de rejoindre les nations civilisées à la tête de l'espèce humaine, vers plus de lumière et de liberté ? (Pierre-André Taguieff, 2013, p. 1397). Taguieff remarque que Condorcet reconduit la thèse d'une bipolarité du monde : les « barbares » d'un côté et les « civilisés » de l'autre.

Selon Taguieff, Condorcet, convaincu de la supériorité des nations européennes, estime, sans toutefois l'affirmer ouvertement, qu'il faut « sauver » les peuples dits « barbares » plutôt que de les voir disparaître. Il légitime ainsi la colonisation. Ce philosophe des *Lumières* va jusqu'à envisager l'assimilation et l'extinction : « Peut-être même que, réduit à un moindre nombre, à mesure qu'ils se verront repousser par les nations civilisées, ils finiront par disparaître insensiblement, ou se perdre dans leur sein. » (Condorcet, 1970, p. 270). Cette thèse donne raison à Taguieff lorsqu'il critique sans ambages le caractère ambivalent du rationalisme moderne et ses prétentions antiracistes. Laissons encore parler Condorcet : « Ces comptoirs de brigands deviendront des colonies de citoyens qui répandront, dans l'Afrique et dans l'Asie, les principes et l'exemple de la liberté, les lumières et la raison de l'Europe » (Condorcet, 1970, p. 269). Cela suppose que les Africains n'auraient vécu que dans la proto-histoire et seraient dépourvus de civilisation. C'est ce préjugé qui nourrit le scepticisme de Taguieff à l'égard du Progrès. Pour lui, *Les Lumières* ont échoué quant à leur optimisme historique.

3. Les ambivalentes constitutives du Prométhéisme moderne

La religion du progrès est consubstantielle à la modernité historique. De Bacon à Condorcet, puis Saint-Simon, les grandes théories du Progrès ont postulé que la science était le moteur de l'histoire, par un enchaînement supposé nécessaire des effets de perfectionnement dans les divers ordres de la pensée et de l'action humaine. La pensée scientifique, tenue pour la seule forme capable de progrès, tendait à être reconnue comme la seule pensée véritable. Ces progrès cognitifs, assurés par la science, étaient posés comme la condition nécessaire et suffisante non seulement de l'accroissement des biens matériels, mais encore de leur juste ou égale répartition entre les hommes, rendus libres par la fin de la rareté des biens de subsistance ainsi que par la connaissance des causes.

Dans la mythologie grecque, Prométhée se considère comme celui qui a permis aux hommes de s'auto-diviniser et de transformer par eux-mêmes leur vie, au lieu de continuer à

ployer sous le joug de Zeus en se contentant de se nourrir d'ambroisie. Prométhée est considéré comme le libérateur des hommes. C'est lui qui énonce le signe précurseur de l'émancipation, de la révolution (Eschyle, 1955, p.195). Prométhée est donc celui qui arrache l'humain de la servitude des dieux : « La conception eschyléenne du feu prométhéen est emblématique dans l'idéalisme progressiste qui va triompher au XIXe siècle » (Sylvie Mullie-Chatard, 2005, p.49).

Le vœu prométhéen est d'abord formulé au XVIIe siècle avec Bacon. Pour lui, science et puissance sont indissociables dès lors qu'il s'agit de penser la condition humaine. Aucun progrès n'est possible sans ce couplage. La science est un moyen de domination de la nature et, par là même, de satisfaction des besoins de l'homme dans ce monde (Pierre-André Taguieff, 2004, p. 148). Son souci n'est rien d'autre que de réaliser le paradis ici-bas. En 1620, dans le *Novum organum*, Francis Bacon écrit : « *Scientia et potentia humana in idem coincidunt*, car l'ignorance de la cause prive de l'effet. » (Francis Bacon, 1986, p. 157). Dans *Du progrès et de la promotion du savoir*, il est plus explicite encore : il s'agit avant tout de produire des « inventions capables, dans une certaine mesure, de vaincre et de maîtriser les fatalités et les misères de l'humanité » (Francis Bacon, 1991, p.76). De même, dans *La Nouvelle Atlantide*, il présente son utopie scientiste à partir de la Maison de Salomon, dont le programme est le suivant : « Notre fondation a pour fin de connaître les causes et le mouvement secret des choses ; et de reculer les bornes de l'Empire Humain en vue de *réaliser toutes les choses possibles*. » (Francis Bacon, 1995, p. 119 ; Pierre-André Taguieff, 2004, p. 112) Cette même idée se retrouve chez de Descartes, dans la sixième partie du *Discours de la méthode*.

Deux siècles plus tard, Karl Marx célébrera Prométhée comme une figure inspiratrice de la philosophie de la révolution par excellence. Il s'attache de fait à la version d'Eschyle pour justifier « la vénération du héros antireligieux qui, symbole en cela de l'orgueil humain et de la volonté de transformer le monde, ravit le feu aux dieux pour en faire don aux hommes et organise la terre en lui apportant la culture » (Pierre-André Taguieff, 2013, p. 1402). Par son étymologie, Prométhée signifie « celui qui comprend d'avance, celui qui prévoit » (Jean-Pierre Vernant, 2006, p. 80). C'est cette idée qui va nourrir le marxisme en général dans sa lutte contre le capitalisme. Or, Pierre-André Taguieff dans *La Force du préjugé* soutenait déjà que la philosophie de l'histoire n'est rien d'autre aussi qu'une forme de messianisme dont il convient de s'en abstraire si l'on veut penser en toute lucidité (Pierre-André Taguieff, 1988, p. 146, pp. 183-184). Il y décèle dans le vœu de Marx les bribes d'un antiracisme raciste qui, par son fanatisme, friserait une certaine dialectique politique de diabolisation (Pierre-André Taguieff, 2014, 45)

Les ambivalences du prométhéisme et de son Progrès sont exposées dans *La Force du préjugé*. Taguieff estime que le romantisme révolutionnaire et/ou utopique n'a fait que créer « l'individu sans racines, sans qualités, sans appartenance – ce rien qui peut être tout » (Pierre-André Taguieff, 1988, p. 192). Il faut se méfier du mouvement général d'émancipation qui se tisse dans la modernité sous le label de Prométhée, pour autant qu'il ne tolère nulle exception au sein du genre humain. L'optimisme historique des *Lumières* qui prétendait abolir les préjugés, par ses idéaux, s'est mué en composantes psycho-idéologiques du totalitarisme.

Dans *La misère de l'antiracisme*, Pierre-André Taguieff montre que la philosophie des *Lumières* a légitimé l'impérialisme et l'ethnocentrisme. Il s'agit ici de considérer que seuls les peuples nordiques sont tributaires du feu prométhéen et devraient, par conséquent, civiliser ceux du Sud, tenus pour des êtres proto-historiques. Le paradoxe qui sous-tend le prométhéisme moderne est le suivant :

La raison du plus fort se donne pour le bien moral : c'est cet accompagnement de la bonne conscience absolue, cette doublure hyper-morale, qui fait de la domination de type moderne-universaliste quelque chose de suprêmement scandaleux. Scandale de néo-barbarie arrogante propre à l'esprit moderne, à sa faculté spécifique de mépris. (Pierre-André Taguieff, 1995, p.405)

La supériorité morale, que s'attribue le sujet collectif, s'énonce plus volontiers aujourd'hui en termes de « défense des droits de l'homme » et de « démocraties libérales », voire de Démocratie. Tels sont les substituts du droit divin. Le paradoxe fondamental qui se dégage est que le sociocentrisme occidental-moderne se légitime par instrumentalisation de l'exigence d'universalité, qui devrait débouter toute prétention sociocentrique tandis que l'idéal égalitaire se corrompt en nouveau motif d'inégalité. C'est ce qui se produit aujourd'hui avec le trumpisme face aux pays du Sud : le président en exercice aux Etats-Unis d'Amérique n'a aucun remord à pratiquer les politiques relevant du darwinisme social. Dès lors, « que faire contre le mal ? » (Paul Ricœur, 1994, p. 230.) À cette question Ricœur nous invite à nous efforcer de rendre le monde plus humanisant en diminuant la violence dans les interactions sociales. Taguieff a ce même souci dans son champ heuristique. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il se méfie de la prétention de l'antiracisme progressiste qui veut réaliser le paradis terrestre.

Dans son article « Progrès : progressisme, racisme et antiracisme », Pierre-André Taguieff part d'un principe contradictoire qui se tisse souvent dans les rapports de force ou dans des prétentions de luttes antiracistes. Il découvre, à travers des interprétations diverses du geste du Titan grec, Prométhée, une sorte d'ambivalence consécutive. D'ailleurs Bachelard ne disait-il pas déjà que « chacun a son Prométhée » (Gaston Bachelard, 1988, p.106) ? Il y a celui qui,

apportant du feu, apporte la lumière de l'esprit, la clarté métamorphique, la conscience. Il y a aussi celui qui vole et désobéit, puis expie son crime.

Cette psychanalyse du geste de Prométhée nourrit la pensée de Pierre-André Taguieff qui dénonce les contradictions de l'utopie des *Lumières*. Il n'est pas possible d'imposer à l'humanité une vision unilatérale du temps et du progrès sous le label de Prométhée. Ce qui est civilisation pour nous ne l'est pas forcément pour les autres. Taguieff invite ses contemporains à ne pas tomber dans les pièges du darwinisme social et à faire preuve de prudence : « Il y a le progrès bienfaisant, celui que chantent les progressistes, et le progrès inquiétant, porteurs de malheurs, incarné par le Prométhée définitivement déchaîné de la technoscience devenue folle et menaçante. » (Pierre-André Taguieff, 2013, p.1440).

Sans pour autant être technophobe, comme certains voudraient le faire croire, Taguieff critique les contradictions qui sous-tendent l'utopie universaliste, c'est-à-dire « le rêve d'un monde sans préjugés » qui prétend en finir avec les survivances du passé, de purifier le présent et l'avenir des traces de ce qui serait désormais archaïque. Ainsi, faut-il ne pas tenir compte des différences raciales parce qu'elles ne comptent presque plus dans l'avenir qui se prépare avec ou sans notre aide (Pierre-André Taguieff, 1988, p.188).

Pour Taguieff, la volonté humaine universelle, non divisée par les préjugés, n'a été qu'une forme masquée de légitimation de l'impérialisme, du colonialisme et du capitalisme. Pour notre philosophe, « l'idée d'une contribution à la flexibilité planétaire ne peut produire aucun enthousiasme militant, ne peut inciter à aucune mobilisation civique » (Taguieff, 2000, p. 39). L'annonce du prométhéisme moderne par Bacon, Descartes, Turgot, Condorcet, Saint-Simon ont permis aux politiques paternalistes de se mouvoir dans le monde et ont installé les peuples dits « décivilisés » dans une situation de « vacances » anxiogène. Comment faire pour quitter cet état d'esprit ?

Nous l'avons dit : Taguieff n'est pas technophobe. Il constate simplement que les nourritures psychiques servies par les adeptes du progressisme n'ont pas permis à l'humanité de trouver la stabilité escomptée. Il convient à présent de penser par-delà l'illusion progressiste et prométhéenne : « Ce qui engage à chercher un style d'amélioration qui n'implique pas le rejet de toute préservation » (Pierre-André Taguieff, 2004, p. 331). Taguieff a la conviction qu'il est impossible d'arrêter aujourd'hui le progrès. Et nul ne peut douter de ce constat. Taguieff nous invite à cet effet de suivre la voie de Jean-Claude Michéa qui parlait de la notion de conservatisme critique (Jean-Claude Michéa, 2000, p.42). Cela implique de faire preuve de

prudence et de « résister au bougisme » (Pierre-André Taguieff, 2001) car « la servitude commence toujours par le sommeil » (Montesquieu, 1966, p. 487).

Conclusion

La question du progrès demeure une problématique actuelle dans l'histoire de la philosophie. Les hommes sans cesse ont pour conviction d'améliorer leurs conditions de vie. Et nul ne peut prétendre souscrire à la stagnation. Notre espèce est consubstantielle au progrès et cela inversement. Les sceptiques les plus convaincus eux-mêmes ne peuvent démentir la pertinence de cette philosophie qui se présente très bien sous la plume de Tourgeniev, dont le contenu est le suivant : « Même sans compter le bonheur, il y a beaucoup de choses bonnes dans la vie » (Pierre-André Taguieff, 2004, p.332). Se présenter comme technophobe, c'est faire preuve de mauvaise foi surtout en ce XXI^e siècle où le scientisme gagne du terrain et ce jusqu'aux confins du monde.

Le risque plus probable, c'est la ruine métaphysique, la désontologisation ou la désincarnation de l'être. Taguieff en est conscient. C'est pour cette raison qu'il nous invite à repenser le progrès par-delà tout prométhéisme moderne et son prophétisme. Repenser le progrès implique d'avoir le courage de détecter les ambiguïtés historiques qui caractérisent la notion rousseauiste de perfectibilité, faculté proprement humaine susceptible de se réaliser dans le bien comme dans le mal. Ce qui implique pour Taguieff que le feu prométhéen, qui a nourri *Les Lumières* et qui ne cesse de gagner du terrain aujourd'hui avec la mondialisation, est une épée de Damoclès qui pèse sur nous. Cependant, il faut continuer à vivre. C'est ainsi que Taguieff recommande la redécouverte de la vertu cardinale du Courage pensée par Aristote. C'est une voie pour échapper au piège de la technophobie qui n'augure que pessimisme historique, heuristique de la peur dans la réalité humaine à partir des prouesses réalisées par le truchement des progrès scientifiques. La bravoure de l'homme courageux est la marque d'une disposition tournée vers l'espérance (Pierre-André Taguieff, 2000, p.477).

Bibliographie

ARON Raymond, 1969, *Les Désillusions du progrès. Essai sur la dialectique de la modernité*, Paris, Calmann-Lévy.

BACHELARD Gaston, 1988, *Poétique du feu*, Paris, P.U.F.

BACON Francis, 1986, *Novum organum*, trad. M. Malherbe et J.-M. Pousseur, Paris, P.U.F.

BACON Francis, 1991, *Du Progrès de la promotion des savoirs*, traduction, avant-propos et notes par Michèle Le Dœuf, Paris, Gallimard.

BACON Francis, 1995, *La Nouvelle Atlantide*, traduction, préface, notes et commentaire par Michèle Le Dœuf et Margaret Llasera, Paris, Flammarion.

BLUMEMBERG Hans, 1999, *La Légitimité des temps modernes*, Paris, Gallimard.

CHARLES Yves & GUIBERT LAFAYE Caroline (dir.), 2008, *Kant cosmopolitique*, Paris, Editions de l'Eclat.

COMTE Auguste, 1908, *Cours de philosophie positive*, tome IV, Paris, Schleicher.

CONDORCET Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de, 1970, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Paris, Vrin.

DESCARTES René, 1967, *Discours de la méthode*, Paris, Vrin.

ESCHYLE, *Prométhée enchaîné*, 1955, texte et traduction de Paul Mazon, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, coll. « Le Livre de Poche ».

HEIDEGGER Martin, 1962, *Chemins qui ne mènent nulle part*, trad. W. Brokmeier, Paris, Gallimard.

HIRSCHMAN Albert O., 1995, *Un certain penchant à l'autosubversion. Essais*, trad. P.-E. Dauzat, Paris, Fayard.

HUGO Victor, 1972, *Les Misérables*, Ed. B. Leuilliot, Paris, L.G.F., tome III.

JEAN DE LA CROIX, Saint, 1984, *La Nuit obscure*, présentation de Jean-Pie Lapierré, Paris, POINTS.

JEAN DE LA CROIX Saint, 1995, *La Vive flamme d'amour*, Paris, POINT.

JONAS Hans, 1990, *Le Principe Responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. Jean Greisch, Paris, Cerf.

KANT, Emmanuel, *Observation sur le sentiment du beau et du sublime*, Paris, Flammarion, 1990.

KANT Emmanuel, 2007, *Qu'est-ce que les Lumières ?* Paris, Hatier.

KANT, Emmanuel, 2015, *Théorie et pratique*, Creates Space Independent Publishing Platform.

KOJEVE Alexandre, 1947, *Introduction à la lecture de Hegel. Leçons sur la phénoménologie de l'esprit*, Paris, Gallimard.

Le Français Nicolas, 2000, *La Flèche de feu*, Paris, Editions de Bellefontaine.

MECQUENEM Isabelle de, 2013, « Cosmopolitisme », in Pierre-André Taguieff (dir.), *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, P.U.F., pp.389-392.

- MICHEA Jean-Claude, 2000, *Orwell, anarchiste tory*, Castelnau-le-Lez, Climats.
- MONTESQUIEU Charles-Louis de Seconda, baron de, 1966, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III.
- MOSES Stéphane, 2006, *L'Ange de l'histoire : Rosenzweig, Benjamin, Scholem*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais ».
- MULLIE-CHATARD Sylvie, 2005, *De Prométhée au mythe du progrès. Mythologie de l'idéal progressiste*, Paris, L'Harmattan.
- NIETZSCHE Friedrich, 1970, *Le Gai savoir*, trad. A. Vialatte, Paris, Gallimard.
- PASCAL Blaise, 1968, *Pensées et Opuscules*, éd. L. Brunschvicg, Paris, Hachette.
- RICŒUR Paul, 1994, *Aux frontières de la philosophie*, Paris, Le Seuil.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1985, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, éd. Jean Trobinski, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade » tome III.
- SAINT-SIMON Claude-Henri de Rouvry, comte de & THIERRY Augustin, 1814, *De la Réorganisation de la société européenne*, Paris, Adrien Egron.
- SCHLOBACH Jochen, 1997, « Progrès », in M. Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, P.U.F., pp. 905-909.
- STAROBINSKI Jean, 1989, *Le remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard.
- TAGUIEFF Pierre-André, 1988, *La Force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, La Découverte.
- TAGUIEFF Pierre-André, 1995, *Les Fins de l'antiracisme*, Paris, Editions Michalon.
- TAGUIEFF Pierre-André, 2000, *L'Effacement de l'avenir*, Paris, Galilée.
- TAGUIEFF Pierre-André, 2001, *Du Progrès*, Paris, Librio.
- TAGUIEFF Pierre-André, 2002, *Résister au bougisme. Démocratie forte contre mondialisation techno-marchande*, Paris, Fayard.
- TAGUIEFF Pierre-André, 2004, *Le Sens du progrès. Une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion.
- TAGUIEFF Pierre-André, 2012, *La Religion du progrès. Esquisse d'une généalogie du progressisme*, Paris, TAK.
- TAGUIEFF Pierre-André (dir.), 2013, *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, P.U.F.

TAGUIEFF Pierre-André, 2014, *Du diable en politique. Réflexions sur l'antilépnisme ordinaire*, Paris, CNRS.

TAGUIEFF, Pierre-André, 2020, *L'Imposture décoloniale*, Paris, L'Observatoire/Humensis.

TODOROV Tzvetan, 2006, *L'Esprit des Lumières*, Paris, Robert Laffont.

VERNANT, Jean-Pierre, 2006, *L'Univers, les dieux et les hommes. Récits grecs des origines*, Paris, Le Seuil, coll. « Points Essais ».

WEBER Max, 1965, *Essais sur la théorie de la science*, traduction, introduction par Julien Freund, Paris, Plon.